

Berlin

par Jennifer Allen

(traduit de l'anglais par Véronique Dassas)

Le mur de Berlin a disparu lentement. Il n'a pas fini de disparaître, au-delà des blocs de béton en ruines que l'on a conservés ici et là. Existente beaucoup d'autres barrières, sans briques, sans béton armé et qui ne se trouvent pas à la frontière entre la RDA et la RFA : des barrières sans postes de garde. On peut tomber dessus au cours d'une conversation, au coin d'une rue, sur la façade d'un bâtiment, dans le métro. Des murs — invisibles, mais tout aussi efficaces — on en rencontrait souvent, même autour de 1996, au moment où je suis arrivée dans cette ville. Je ne crois pas que mon statut d'étrangère les ait rendus plus palpables. Après tout, qui n'était pas étranger à Berlin dans les années 1990 ? Personne. Même les Berlinoises, qu'ils soient nés et qu'ils aient vécu d'un côté ou de l'autre du Mur, devinrent des étrangers dans leur propre pays. Pour les uns, le pays qui les avait vu naître disparaissait pour de bon et pour les autres, il changeait à tout jamais.

Bitte Abstand halten !

Gardez vos distances, s'il vous plaît !

Je me souviens que je faisais la queue à la Sparkasse Bank près du carrefour très passant de la station de métro Eberswalder. Il s'agit d'une banque connue d'Allemagne de l'Ouest même si son nom assez plat — littéralement « caisse d'économie » — ne correspond pas au côté accrocheur de son logo rouge (il faut se souvenir que ce rouge était une couleur relativement rare à l'Est, parce les produits chimiques permettant d'obtenir cette nuance particulière se trouvaient à

l'Ouest). À cette époque-là, les employés étaient enfermés derrière des vitres protectrices, comme d'étranges poupées emballées, trop vieilles et trop vivantes pour être des jouets d'enfants. Trop grincheuses aussi (les Berlinoises des deux côtés de la frontière étaient célèbres et mal vus pour leur impolitesse, et la chute du Mur n'a rien changé à cette tradition). Alors que je me dirigeais vers le comptoir pour demander des renseignements sur mon compte, tous les gens qui se trouvaient derrière moi me suivirent jusqu'au guichet vitré. Ils écoutaient ma conversation avec l'employé qui, de toute évidence, ne prêtait aucune attention à cette indiscretion, et ils regardaient toutes les transactions à travers le mur de verre. Mon regard méchant n'eut sur eux aucun effet dissuasif. J'étais assez choquée et je le restais jusqu'au jour où quelqu'un m'expliqua qu'en RDA, ce qui concernait l'argent n'avait rien de secret. Et cela non pas parce que le secret relevait du monopole terrible de la Stasi, mais parce que la richesse n'existait pas. Qu'est-ce que l'on pouvait bien vouloir tenir secret à propos de l'argent ? Comment le sens de la propriété privée pouvait-il pénétrer le socialisme réel ? Effectuer une transaction à la banque, c'était pour les clients qui s'y trouvaient avec moi exactement comme acheter des légumes sur un marché. Qui songe à rester par discrétion à distance de quelqu'un qui achète des pommes de terre ? Bref, l'argent en RDA était une denrée, pas une devise (en fait, du temps du Mur, il y avait une forte demande de Deutschmarks de l'Ouest, qui se négociaient à 1 pour 4 au marché noir, alors que sa valeur était de 1 pour 1 au cours officiel). Peu de temps après, des affiches portant la mention *Bitte Abstand halten !* (Gardez vos distance, s'il vous plaît !) commencèrent à fleurir un peu partout, pas seulement dans les banques, mais aussi dans les bureaux de poste (qui parfois font office de banque), avertissant les clients de ne pas se tenir trop près les uns des autres. Il ne faudrait surtout pas sous-estimer dans ce cas l'emploi du point d'exclamation. En allemand, ce signe de ponctuation donne à la phrase un

poids considérable, dans l'enthousiasme comme dans la sévérité. Un poids que le simple « ! » français est bien incapable d'indiquer. Bien sûr le Mur avait séparé longtemps les Ossies des Wessies, mais dorénavant les Ossies se retrouvaient face à une nouvelle frontière, celle de l'intimité. Dix ans après cette anecdote, les affiches *Bitte Abstand halten !* ont presque toutes disparu.

Bürger, schützt Eure Anlagen !
Citoyens, protégez vos biens !

C'était un bâtiment isolé, une espèce de boîte à deux étages aux murs de verre opaque et bleu, au coin de Belforterstrasse et de Kollwitzstrasse, près du métro Senefelderplatz, dans ce qui était autrefois Berlin-Est. Un bâtiment isolé parce qu'un bombardier américain s'est écrasé précisément à ce carrefour pendant la Deuxième Guerre mondiale, avec une pleine charge d'explosifs. Tout un pâté de maison avait volé en éclats. Seule au milieu d'un terrain vide, la boîte de verre bleu semblait avoir été posée là dans une tentative timide et un peu tardive de reconstruction. Un peu plus loin se trouvaient deux rangées d'immeubles de deux étages, qui devaient dater des années 1960. Seule sur son bout de gazon et avec son côté moderne — comme si IKEA s'était mis en tête de permettre aux masses de se payer l'architecture de Mies van der Rohe —, la boîte bleue était difficile à rater, et pourtant tout le monde semblait ignorer la fonction qu'elle remplissait en RDA. Quelqu'un m'indiqua qu'autrefois on appelait ce bâtiment le *Rechner Zentrum* — un terme allemand un peu désuet pour « ordinateur » suivi du mot « centre », mais je ne suis jamais parvenue à savoir qui exactement y avait travaillé ni combien de temps il était resté vide. Pas d'indication sur le bâtiment lui-même, pas même de numéro civique. Tous les jours de la semaine, des centaines de personnes devaient passer devant pour aller travailler en métro et puis rentrer chez elles dans les immeubles habités qui se

trouvaient au-delà de ce coin de rue désolé. Il y avait aussi beaucoup de passants de nuit — à la démarche plus légère ou plus titubante —, entrant ou sortant des *Kneipen*, sorte de bar-restaurants situés en face du *Wasserturm* (le château d'eau), à un coin de rue de la boîte de verre. À mon grand étonnement, la boîte de verre restait parfaitement intacte, malgré le fait qu'elle fût isolée, malgré le flot incessant de la foule qui passait devant, de jour comme de nuit. Personne, jamais, ne s'était mis en tête de casser les vitres. Des vandales s'attaquaient régulièrement aux vitrines de tous les nouveaux bars et de tous les restaurants à peine ouverts autour de *Kollwitzplatz*. Jusqu'à ce que leurs propriétaires décident de faire installer des volets métalliques qui eux se recouvrirent rapidement de slogans anticapitalistes. Autour de 1996, la gentrification du quartier a été perçue comme une menace à l'esprit communautaire de *Kollwitzplatz*. Cette place porte le nom d'une artiste pacifiste, Käthe Kollwitz, le personnage le plus célèbre ayant vécu dans le quartier et dont la maison avait, elle aussi, été réduite en cendres par les bombardements de 1945. En lisant les graffitis sur les volets, je me surpris à penser aux affiches est-allemandes que l'on trouvait encore ça et là dans les parcs et sur les places et qui avaient survécu aux statues de Marx et de Lénine : *Bürger, schützt Eure Anlagen !* (Citoyens, protégez vos biens !). En dehors du fameux point d'exclamation, il faut remarquer ici l'emploi de l'adjectif possessif pluriel *eure* dont l'usage désuet marque le respect pour la personne à qui l'on s'adresse (comme dans « je vous en prie ») mais qui est utilisé ici dans une forme plus familière pour s'adresser à un groupe de gens qu'on tutoie et qui marque la solidarité (en allemand, on emploie la troisième personne du pluriel pour vouvoyer, l'usage de la deuxième personne du pluriel sous-entend donc seulement plusieurs personnes que l'on tutoie). Vers 1998-1999, tout cela avait changé. Les vandales nocturnes abandonnèrent les *Kneipen* pour passer à la boîte bleue qui commença à perdre une à une les fenêtres qui formaient ses murs

lisses. D'abord leur surface se craquela sur la façade car le verre était très épais, puis les vandales s'enhardirent et les craquelures s'agrandirent. La façade était désormais pleine de trous, puis il ne resta plus que quelques éclats de verre accrochés à une structure métallique. Derrière, il n'y avait que du béton. C'était pour moi le monument le plus émouvant à la mémoire de la RDA disparue et de l'aura de protection entourant la propriété publique, qu'elle soit inspirée par la peur, la fierté ou le sens de la possession. Avant 1998, les citoyens qui habitaient autour de Kollwitzplatz protégeaient la sphère publique sur le déclin et attaquaient la sphère privée montante, jusqu'à ce que cette dernière l'eut emporté. On considère souvent le vandalisme comme attaque contre la propriété capitaliste, comme la marque de ceux qui sont exclus de cette propriété – et Berlin est encore couverte de ces graffitis bien que la plupart d'entre eux aient disparu avec le Mur –, mais la destruction de la boîte de verre bleu peut se lire autrement. Le vandalisme défend désormais la propriété privée en détruisant le bien public. Avec ce qui est arrivé à la boîte de verre, les vandales font figure de néolibéraux, avec leurs cailloux brandis comme des titres de propriété. Des néolibéraux qui s'appliquent à dévaluer la sphère publique.

Ist hier noch frei ?

Est-ce que c'est libre ?

Au cours de l'été 1996, il n'y avait pas assez de *Kneipen* pour le nombre de clients qui ne cessait d'augmenter. Alors nous achetions une bière, dont le prix comprenait un dépôt pour le verre, et nous buvions dehors, la foule s'échauffant au pied du *Wasserturm*. Ces soirées étaient merveilleuses, pleines de conversations qui finissaient par se mêler les unes aux autres. Mais je n'oublierai jamais les tables bizarres installées sur les larges trottoirs devant les *Kneipen* (il n'y avait que trois bars près du château d'eau, le Anita Vronski, le Pasternak et un

autre dont le nom m'échappe). On ne pouvait obtenir une table, dehors comme dedans, que si l'on arrivait tôt ou si l'on avait la chance d'arriver juste au moment où un groupe de gens qui discutaient en buvant levait le camp. Dehors, il n'y avait pas de chaises autour des tables, mais des bancs. Les tables étaient longues, beaucoup plus longues que des tables de pique-nique mais beaucoup moins solides. Une douzaine de personnes pouvaient s'y asseoir et même un peu plus en se serrant. Il y avait certaines règles à respecter pour s'asseoir, faute de quoi on pouvait se retrouver dans une position assez embarrassante. Chaque fois qu'une nouvelle personne venait s'asseoir, tous ceux qui étaient déjà assis levaient immédiatement leur verre. Il ne s'agissait pas d'un toast général, ça c'était pour plus tard, quand la commande du nouveau venu arrivait sur la table. Il ne s'agissait pas non plus d'un geste de bienvenue. Si quelqu'un partait, tout le monde levait son verre aussi. Les tables et les chaises étaient tellement branlantes que les arrivées et les départs vidaient l'alcool des verres et parfois les renversaient. Si bien que quelles que soient les conversations et la disposition des gens qui se faisaient face, nous parlions et nous buvions comme un grand corps collectif, avec une conscience aiguë des mouvements de chacun, parties intégrantes du mobilier qui nous tenait rassemblés. Si vous étiez assis à l'une des extrémités de ces bancs, vous deviez être particulièrement sur vos gardes, car si quelqu'un se levait, vous étiez tout de suite par terre. Exactement comme quelqu'un qui se lève à l'avant d'un canot peut faire chavirer l'embarcation. Puis, peu à peu, les tables et les bancs ont été remplacés par le mobilier classique des cafés : une table entourée de quatre chaises. Chaque client avait sa chaise, un peu comme un siège de toilettes ou un trône, le corps collectif avait disparu, tout comme les conversations entre étrangers qui finissent toujours par se nouer quand douze personnes se retrouvent face à face à la même table. Bien sûr, lever son verre à l'arrivée ou au départ d'un convive était devenu chose du passé. Aujourd'hui vous

verrez même les tables et les chaises disposées comme à Paris : une table et deux chaises, toutes deux tournées vers le trottoir. Au lieu de se regarder les yeux dans les yeux, les deux convives regardent la rue qui est devenue spectacle impromptu et non plus lieu de passage. Les passants fournissent le divertissement et peut-être même le sujet de conversation. Tous les participants sont autonomes ; toutes les conversations discrètes.

Fortschritt and Wisent **Le progrès et le bison**

Juste avant d'arriver à Berlin, je passai quelques jours dans la trop belle ville de München, dans le sud de l'Allemagne. Je fus frappée par le fait que les couples semblaient avoir acheté leurs vêtements dans les mêmes magasins, ne se distinguant les uns des autres que par l'âge. Les hommes et les femmes — les hommes et les hommes —, dans la vingtaine ou la trentaine semblaient tout droit sortis des pages intérieures des magazines de mode. Enlacés dans les restaurants ou déambulant dans les rues, ces citoyens beaucoup trop beaux avaient sur le dos des vêtements qui portaient tous les signes de l'opulence et de la retenue : des matières nobles, comme le cachemire ; du coton dans des couleurs neutres, ton sur ton ; du blanc, du gris, du noir et des coupes sobres (pas d'imprimés, pas de fronces, *bitte* !). Parfaitement bien coiffés, portant des bijoux chers mais discrets, comme des piercings en diamants dont l'authenticité ne faisait aucun doute, ces amoureux formaient des couples, certes, mais au sens des clones et des espèces. Leurs façons de s'habiller n'étaient que le reflet de l'un sur l'autre, le reflet aussi de l'origine de leur designer. À Berlin, où les Ossies portaient autrefois des costumes *Fortschritt* (Progrès) et des jeans *Wisent* (Bison), tout était différent, mais je ne n'ai jamais su si cette différence tenait au Mur ou à Berlin elle-même. Les amoureux y formaient des duos plutôt bigarrés, à la fois sur le plan de la

mode et de l'esthétique. Un homme en complet veston pouvait enlacer une hippie en grande jupe à fleurs ; un homme en jeans serrés avoir à ses côtés une femme en robe de cocktail noire. Un homme vêtu de cuir déambulait au bras d'une femme portant une jupe de secrétaire bien sage, un sportif avec un mec habillé disco. Seuls leurs gestes indiquaient que ces gens formaient des couples. Ils n'avaient extérieurement rien en commun. On ne pouvait s'imaginer leurs intérieurs que comme un mélange de leurs styles opposés. L'uniformité que la RDA imposait avait peut-être donné lieu à plus de créativité dans la façon de se vêtir de chacun. Toutes les paires étaient impaires, tous les couples étaient bizarres.

Dans le fond, il est extrêmement difficile d'écrire sur Berlin. Il m'est presque impossible de trouver une manière de parler de cette ville qui a tant de significations différentes, sur le plan personnel comme sur le plan collectif. Je sais. Je sais déjà ce que vous êtes nombreux à penser de Berlin. Tout cela vient de la sonorité si dure de son nom en français. Mais en allemand, sa finale est traînante, douce et féminine. Elle rime avec rarissime, poutine et Céline. En fait, cette ville possède le goût très particulier d'un mélange pas très sain mais très savoureux (saucisse allemande au curry et *Döner* turc). Elle possède aussi un assortiment encore plus rare d'écrivains et de chanteurs qui couvre les hauts et les bas de la culture. Au-delà de celle de sa propre culture, Berlin a une histoire qui concerne le monde : Napoléon volant le quadrigue qui surmontait la porte de Brandebourg et Humboldt qui le récupère ; la montée et la chute du régime criminel des nazis, le début et la fin de la guerre froide, Obama qui lui rend visite pendant sa campagne et qu'il mentionne dans son discours d'investiture. Berlin, c'est le passé de ma famille : ma mère en réfugiée de la Deuxième Guerre mondiale qui rend visite à sa tante dont le magasin de fleurs a été bombardé sur Kurfürstendamm et dont le mari travesti dansait dans les cabarets de la République de Weimar. Berlin, c'est l'histoire de milliers de familles disparues dont on lit les noms à voix haute tous

les ans dans une synagogue de Berlin-Est. Berlin, c'est toutes ces années où j'y ai séjourné : 1981, quand j'ai traversé la frontière en train et vu les gardes de RDA avec leurs bergers allemands et leurs lampes de poche traquer les passagers clandestins. Et 1986, quand je suis allée voir une tante, une autre tante : une blonde platine avec une cicatrice de brûlure sur la joue gauche, qui fumait non seulement des petits cigarrillos mais aussi de gros cigares, le tout avec une élégance brutale, sexuelle et pourtant si pleine d'humour, comme dans une photo en noir et blanc d'Helmut Newton. Berlin, c'est aussi quelques souvenirs épars : les anges de Wim Wenders écoutant la rumeur à la Staatsbibliothek, un mélange de champagne et de bière, la tombe de Hegel près de la maison de Brecht, des espions et du brouillard, David Bowie et Iggy Pop ; l'odeur du charbon et les produits de nettoyage du socialisme réel. Du gris, du gris et encore du gris : les bâtiments et le temps et les gens qui attendent des deux côtés du Mur. En 1995, j'ai finalement passé en voiture la porte de Brandebourg, une expérience presque aussi jouissive que la Love Parade¹. En 1996, j'arrive à Berlin pour y vivre et cette ville m'a fait devenir bisexuelle, archiviste, nudiste, critique d'art, journaliste. Elle m'a probablement affublée de beaucoup d'autres qualificatifs étranges. Les monuments, les bâtiments, le nom des rues et les bombes disparaissent, les uns après les autres ; les Ossies délirent sur Expo 67 et les Jeux Olympiques de 1976 tandis que les Wessies vantent les splendeurs des chutes du Niagara et pratiquent leur anglais avec moi ; on rebouche tous les trous de la ville, on construit, sur les routes, sur les façades des bâtiments, à tous les coins de rue du quartier. Il y a beaucoup de poussière et d'artistes qui viennent d'un peu partout. Tous les jours, j'entends parler espagnol, polonais, turc, russe, suédois, italien, anglais. Il y a des fêtes sans arrêt : on boit, on danse, on parle, on s'embrasse dans des appartements qui tombent en ruines.

¹ Il s'agit d'une fête organisée tous les ans depuis la chute du Mur.

Dans ces conditions, on ne discute que de la vie et de la mort, on boit à la fin du monde, on donne toujours le dernier baiser. Il y a des moments où je déteste cette ville, plus que tout au monde, et pourtant pour rien au monde je ne vivrais ailleurs. Au lieu de me chercher un appartement, je suis en quête d'une concession dans un cimetière de cette ville : un dernier lieu de repos, le moment venu.